HAL
open science

Une arche d'études et de bêtes.

Anne Simon

To cite this version:

Anne Simon. Une arche d'études et de bêtes.. Revue des Sciences Humaines, 2017, Zoopoétique. Des animaux en littérature de langue française, 328, pp.7-16. hal-03832928

HAL Id: hal-03832928

https://ens.hal.science/hal-03832928v1

Submitted on 27 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Une arche d'études et de bêtes

> En chaque mot et chaque lettre, il y a un oiseau aux ailes repliées qui attend le souffle du lecteur. Et lorsque le lecteur interprète, l'oiseau déploie ses ailes et il ne faut pas oublier de sauter sur son dos pour monter vers l'infini.
>
> Emmanuel Levinas, *L'au-delà du verset*.

Les *Animal Studies*, domaine de recherche pluridisciplinaire issu d'un militantisme intellectuel et politique, jouissent depuis plus de quarante ans dans les aires anglo-saxonnes et nord-américaines d'un dynamisme croissant. En Europe, et notamment en France, les Études animales, plus récentes mais tout aussi interdisciplinaires, alimentées ces dernières années par des débats cruciaux en sciences humaines et sociales tout comme par le développement de l'écocritique et des humanités environnementales, se découvrent d'une féconde vitalité. Sans encore atteindre l'effervescence des aires de langue anglaise, le champ des études animales s'est inscrit dans un contexte où les sujets d'une actualité toujours plus urgente sont légion, qu'il s'agisse de l'extinction des espèces, de l'expérimentation animale, de l'élevage industriel et des zoonoses qui en découlent, des relations humains/animaux ou des droits de ces « êtres vivants doués de sensibilité[1] » que sont les bêtes, pour ne mentionner que quelques problématiques parmi d'autres. Dans ce concert intellectuel, les spécialistes d'études de lettres ont longtemps négligé de prendre en considération ce que la littérature avait à dire. Ou, quand ils le faisaient (ponctuellement), c'était par les voies traditionnelles et restreintes d'analyses symboliques, d'études régionalistes ou en la confinant à certains genres réputés mineurs. Le principal défaut de ces approches critiques est qu'elles tendent à ignorer, voire à saper les efforts faits par les nombreux

1. — Loi du 16 février 2015 du Code civil, qui s'aligne tardivement sur le Code pénal et le Code rural.

écrivains qui infusent leurs œuvres, depuis le début du XXe siècle, des problématiques animales qui leur sont contemporaines. C'est pour répondre à cette abondance de propositions créatives et renouveler l'approche de ces textes par une focale originale que fut lancé le programme « Animots : animaux et animalité dans la littérature de langue française des XXe-XXIe siècles », soutenu par l'Agence nationale de la recherche de 2010 à 2014, sous la double tutelle du Centre de recherches sur les arts et le langage[2] et de l'unité de recherche « Théorie et histoire des arts et des littératures de la modernité[3] ».

Forte de ce constat qu'un vide critique était à circonscrire sinon à combler, j'avais proposé à Anne Mairesse de centrer sur le thème « Human-Animal/Humain-Animal » le *20th-21st Century French and Francophone Studies Colloquium* que nous avions décidé d'organiser à San Francisco en 2011. Réunissant près de trois cent participants autour de corpus en langue française, il a permis de mettre en relation différentes disciplines en sciences humaines et sociales touchant aux études animales, et de proposer un premier balisage global des questionnements en littérature[4], poursuivi ensuite par Alain Romestaing et Alain Schaffner[5].

Le terme « zoopoétique », autour duquel mon travail tournait depuis les années 2000, s'est imposé à André Benhaïm et moi-même en préparant le colloque « Zoopoétique : les animaux en littérature de langue française (XXe-XXIe siècles) ». Réunissant au sein d'un atelier de réflexion et de prospective les membres du programme « Animots », il s'est tenu à Princeton University en

2. — CRAL, École des hautes études en sciences sociales/Centre national de la recherche scientifique ; porteuse principale du programme « Animots » : Anne Simon. Désormais pleinement rattaché au CRAL, le programme a évolué en ouvrant son champ d'étude à l'ensemble des aires littéraires des XXe-XXIe siècles et en assurant une veille scientifique en art tout comme en sciences humaines et sociales : https://animots.hypotheses.org/

3. — THALIM, Université Sorbonne nouvelle/Centre national de la recherche scientifique ; responsable de ce partenariat : Alain Romestaing.

4. — De ce congrès ont découlé quatre numéros de revues : *L'Esprit créateur*, « *Facing animals*/Face aux bêtes », Anne Mairesse et Anne Simon (dir.), vol. 51, n°4, 2011 ; *Contemporary French and Francophone Studies*, « Humain-Animal 1 », vol. 16, n°4, Anne Mairesse (dir.), avec la collaboration de Roger Célestin et Éliane DalMolin, 2012 ; *Contemporary French and Francophone Studies*, « Humain-Animal 2 », vol. 16, n°5, Anne Simon (dir.), avec la collaboration de Roger Célestin et Éliane DalMolin, 2012 ; *Contemporary French and Francophone Studies*, vol. 17, n°3, Roger Célestin et Éliane DalMolin (dir.), 2013.

5. — « Approches de l'animal », *ElFe XX-XXI*, Alain Romestaing et Alain Schaffner (dir.), n°5/2015, 2016 ; voir aussi, sur une période élargie, Jacques Poirier (dir.), *L'Animal littéraire : des animaux et des mots*, Dijon, Presses universitaires de Dijon, 2010.

2014, avec deux objectifs reliés qui traversent l'ensemble des pages du numéro que l'on va lire[6]. Il visait tout d'abord à élaborer le bilan de la première étape du programme, celle qui a permis de lancer et de légitimer les études animales littéraires dans le champ académique français et d'opérer des croisements fructueux avec les réflexions anglo-saxonnes et nord-américaines en *Ecocriticism*, en *Cultural Studies* et en *Animal Studies*[7]. Certains contributeurs ont ainsi pris le parti de proposer un tour d'horizon de leur travail de recherche, d'autres de centrer leur analyse sur une problématique, un genre littéraire ou un auteur particulièrement représentatifs. Le colloque souhaitait aussi mettre l'accent sur un second moment, celui d'un ancrage proprement poétique, stylistique, et, pour certains d'entre nous, celui d'un prolongement résolument éthique, dans notre abord des textes et des questions. Désireux d'ouvrir le compas critique pour ce premier collectif dédié à la zoopoétique en France, nous proposons à la lecture les contributions des participants au colloque de Princeton, mais aussi celles d'auteurs que nous avons par après sollicités pour enrichir un propos qui nous tenait à cœur et qui ont généreusement répondu à l'appel.

La question centrale de ce numéro concerne le statut ontologico-linguistique des animaux dans la littérature moderne de langue française : non pas de simples métaphores de concepts ou de situations, non pas des masques grossiers pour des « hominiens[8] » en mal de figurations d'eux-mêmes, mais des êtres *vivants* dont l'hétérogénéité existentielle (il y a plus de « commun » entre un orang-outan et un homme, qu'entre un orang-outan et un concombre de mer) tout comme l'irréductibilité de fait au langage articulé semblent proposer un défi aux écrivains qui se soucient de suivre leur trace évanescente ou de creuser le mystère de leur rencontre. Il s'agit de montrer aussi comment, à travers l'examen de leurs fictions, nous, chercheurs, pouvons mettre au jour un savoir proprement littéraire sur les bêtes ou les relations interspécifiques, et relier les méthodologies et les enjeux de la poétique

6. — Pour l'étude d'un corpus de poètes américains, voir Aaron M. Moe, *Zoopoetics. Animals and the Making of Poetry*, Lanham, Lexington Books, 2014 ; pour une perspective plus générale, voir *What Is Zoopoetics? Texts, Bodies, Entanglement,* Kári Driscoll et Eva Hoffmann (dir.), Palgrave MacMillan, à paraître en 2018.

7. — Voir Anne Simon, « Animality and Contemporary French Literary Studies : Overwiew and Perspectives », dans Louisa Mackenzie et Stéphanie Posthumus (dir.), *French Thinking about Animals*, East Lansing, Michigan Press, 2015, p. 75-88 ; paru en français dans *Épistémocritique*, 2015 : http://epistemocritique.org/les-etudes-litteraires-francaises-et-la-question-de-lanimalite-xxe-xxie-siecles-bilan-et-perspectives-en-zoopoetique/ (consulté le 11 juillet 2017).

8. — C'est l'expression qu'emploie Jacques Lacarrière dans cette « zoologie-fiction » qu'est *Le Pays sous l'écorce* (Paris, Seuil, 1980, p. 13-14).

avec ceux d'autres disciplines plus communément associées aux Études animales.

Les sept premiers articles rendent compte de la diversité des procédés zoopoétiques dans des pratiques ou des genres aussi différents que la poésie, la mise en scène, l'article de revue, le texte naturaliste, le roman ou plus généralement la prose narrative. Il se focalise ensuite sur la problématique des subjectivités et des formes animales, puis sur le rapport entre politique, éthique, bestiaire et style, à travers notamment les cas de la guerre et de la révolte.

« Animots », « zoopoétique »

C'est bien dans le sillage ouvert par la pensée de Jacques Derrida que je *commence* – encore un mot que je lui emprunte, lui qui dès l'incipit de son émouvante conférence « L'animal que donc je suis (à suivre) », revenait, pour parler de la vie, à l'en-tête de la Torah, « *Béréshit* » : « Au commencement – je voudrais me confier à des mots qui soient, si c'était possible, nus. Nus en premier lieu – mais pour annoncer déjà que sans cesse je parlerai de la nudité ; et du nu en philosophie. Depuis la Genèse[9]. » Cette pensée des limitrophies démultipliées, pensée poétique attentive à la pluralité et donc à la singularité des animaux, est une pensée politique qui sait que demain n'est pas un autre jour, mais la réponse suspendue[10] à la promesse que nous faisons au vivant aujourd'hui. C'est une pensée que l'on peut suivre, parce que *justement* (à tous les sens du terme), elle inclut en elle la dissémination et les chemins buissonniers, s'exacerbe du dialogue, de la rencontre et de la traversée – toujours d'actualité, toujours rejouée –, pour décadenasser la porte de la forteresse Philosophie et y faire entrer, un par un, les animaux de l'Arche. Forteresse qui pourrait bien, alors, se mettre à mugir, à gazouiller, à rugir, à siffler, à glapir – à vaciller, et pourquoi pas, une fois peut bien être son tour, à sombrer :

> Dans ce concept à tout faire, dans le vaste champ de l'animal, au singulier général, dans la stricte clôture de cet article défini (« l'Animal » et non pas « des animaux ») seraient enclos, comme dans une forêt vierge, un parc zoologique, un territoire de chasse ou de pêche, un terrain d'élevage ou un abattoir, un espace de domestication, *tous les vivants* que l'homme ne reconnaîtrait pas comme ses semblables, ses prochains ou ses frères. Et cela malgré

9. — *L'Animal que donc je suis*, éd. Marie-Louise Mallet, Paris, Galilée, 2006, p. 15 ; voir aussi la belle réflexion sur les deux récits successifs qui dans la Torah nouent l'humain aux bêtes (p. 33 *sq.*).

10. — Cf. les trois points de suspension *De quoi demain… Dialogue*, de Jacques Derrida et Élisabeth Roudinesco, Paris, Fayard/Galilée, 2001.

> les espaces infinis qui séparent le lézard du chien, le protozoaire du dauphin, le requin de l'agneau, le perroquet du chimpanzé, le chameau de l'aigle, l'écureuil du tigre ou l'éléphant du chat, les fourmis du ver à soie ou le hérisson de l'échidné. J'interromps ma nomenclature et j'appelle Noé au secours pour n'oublier personne sur l'arche[11].

Cette « taxinomie » en droit infinie – cet usage *sans compter* du langage – se délecte de son indétermination en renvoyant au pullulement et à la profusion des vivants (bêtes et hommes croîtront de concert, était-il tout d'abord prévu). Elle prend aussi son élan sur cette *archè* dont Husserl savait qu'elle ne se meut pas, parce que, spatialité primordiale, refuge ou Terre, elle s'avère la condition des conditions[12]. La zoopoétique, au premier sens, renvoie à une attention soutenue aux multiples *façons*, qu'elles soient louangeuses, suppliantes, invocatrices, prophétiques ou fantasques, qu'ont les écrivains d'évoquer la plasticité des vivants – *plastikos* est ce fécond mot grec qui renvoie au façonnement, au modelage, à la création, à l'imagination dans tout ce qui s'y révèle de souple et d'argileux. « Depuis que j'ai observé la démarche d'un guépard, j'ai été pris par cette ivresse de l'allure[13] » note Canetti, faisant d'emblée du territoire de l'homme un territoire commun, vitalement traversé par des *manières* d'être et de se mouvoir. Il s'agit dès lors pour les chercheurs de se rendre attentifs aux formes qui portent et supportent le souci de la vie, de raccorder la facture des textes aux nerfs, aux tendons, aux souffles, aux rythmes, aux os, aux voix de ces bêtes que les auteurs ne veulent pas perdre, alors même qu'ils sont les premiers à savoir que la transcendance du langage humain leur fait atteindre leur cible… dans la mesure précise où elle la rate. Ce n'est pas une tare, c'est un poème !

> Le chat ne sait rien
> De ce qu'il y a
> Dans les dictionnaires.
> Sait quelque chose
> De ce qui leur manque[14].

---

11. — Jacques Derrida, *L'animal que donc je suis*, *op. cit.*, p. 56-57. *Ibid.* pour la citation qui suit.

12. — Edmund Husserl, « L'archè-originaire Terre ne se meut pas. Recherches fondamentales sur l'origine phénoménologique de la spatialité de la nature » [1934], *La Terre ne se meut pas*, tr. fr. Didier Frank, éd. Jean-François Lavigne et Dominique Pradelle, Paris, Minuit, 1989.

13. — Elias Canetti, *Le Territoire de l'homme* [1973], tr. fr. Armel Guerne, Paris, Albin Michel, 1978, p. 206-207.

14. — Eugène Guillevic, *Mammifères*, *Cahiers d'Arfuyen*, n°1, illustré d'« empreintes » de Dino Abidine, 1981.

Serait-ce ici un peuple qui manque ? Le peuple, que Deleuze et Guattari savaient être politique, des bêtes vivantes, et que ceux qui ne veulent entendre ni leurs mugissements, ni leur gazouillis, ni leurs cliquètements, ni leurs miaulements, affirment mutiques[15] ? Il faut dire que, même perçus, ces langages sont peu exploitables : pour Philip Armour, roi de l'agroalimentaire de la seconde moitié du XIXe siècle, tout est bon dans le cochon, sauf son cri – « *Everything but the squeal*[16] »… En tout cas, ce qui manque aux dictionnaires, ces répertoires de mots isolés et dénoués, ne fait peut-être pas totalement défaut pour la littérature zoopoétique. Car, explique Francis Wolff[17], le *zôon*, qui renvoie à une autre épistémè que la nôtre, inclut dans sa sphère d'appartenance sémique astres, démons, dieux, humains et animaux : il désigne donc moins le vivant, puisque les premiers sont incorruptibles ou immortels, puisque les végétaux en sont exclus, que l'animation et le mouvement. Le zoopoéticien du XXIe siècle peut dès lors décider de suivre ce motile *zôon* pour le rebrancher sur la *psyché* grecque et sur l'*anima* latine, qui traduisent l'antique *nefesh* hébraïque, et le décliner ensuite à son gré : en é-motion, en souffle, en respiration, en âme, en animal – en désir, en rythme et en cadence…

Poétiques animales

Et c'est là le second point sur lequel je souhaite mettre l'accent : s'il importe de s'attacher à la performativité et aux formes parlantes du poétique pour cerner comment la littérature nous fait entrapercevoir – souvent par le constat même de son impuissance à les restituer – les modes d'être diversifiés des bêtes, c'est que celles-ci partagent avec les humains des schèmes existentiels liés non seulement à une origine biologique commune, mais à une relation universelle des animés au monde. Le phénoménologue Erwin Straus a ainsi insisté sur le rapport entre « le sentir » et le « se-mouvoir », qui explicite le partage pathique entre mondes animaux et

15. — Cf. la critique d'Élisabeth de Fontenay dans *Le Silence des bêtes. La philosophie à l'épreuve de l'animalité*, Paris, Fayard, 1999.

16. — « On utilise tout dans le cochon, sauf son cri », reprendra Upton Sinclair dans *La Jungle* [1906], tr. fr. Anne Jayez et Gérard Dallez, Paris, Librairie générale française, coll. « Le Livre de poche », 2003, p. 54. Voir Anne Simon, « Animal : élevage industriel et littérature XXe-XXIe siècles », dans Luba Jurgenson et Philippe Mesnard (dir.), *Encyclopédie critique du témoignage et de la mémoire*, décembre 2015 : http://memories-testimony.com/notice/animal-lelevage-industriel/ (consulté le 11 juillet 2017).

17. — Francis Wolff, « L'animal et le dieu : deux modèles pour l'homme. Remarques pouvant servir à comprendre l'invention de l'animal », dans Gilbert Romeyer Dherbey (dir.), *L'Animal dans l'Antiquité*, Paris, Vrin, 1997, p. 157-180.

mondes humains. La « compréhension *symbiotique* » entre espèces – en définitive plus évidente pour notre expérience intuitive et/ou quotidienne qu'une distance incommensurable – renvoie à la « relation » originaire qui les constitue toutes. Les animés parcourent la même *archè*, certes perçue et donc instituée selon des schémas corporels et des modalités sensori-motrices souvent radicalement différents, sur le mode actif de « la séparation et de l'union » : « C'est dans le monde du sentir que nous rencontrons les animaux, car le monde est partagé par l'homme et par l'animal. C'est au sein de ce monde que nous comprenons l'animal et, fait bien plus significatif encore, que l'animal nous comprend[18]. » Les animés ont tous, *a minima*, un rapport binaire au mouvement – « le suivre » et « le fuir[19] », « l'approche » et « l'éloignement[20] » – mais aussi au visible, qui inclue à la fois une autoprésentation primordiale[21] et un besoin tout aussi vital de retrait et de dissimulation[22]. Ces croisements interspécifiques permettent de comprendre qu'il y ait eu, selon de nombreux linguistes et philosophes, un engendrement au moins partiel des langages humains à partir des formes animales, qu'il s'agisse de parties de leur corps, de leurs façons de se mouvoir ou de leurs émissions sonores : pensons, pour l'oral, aux onomatopées et aux nombreux termes signifiants au niveau sonore[23], pour l'écrit aux idéogrammes égyptiens et asiatiques, ou à certaines lettres hébraïques comme aleph ou gimel, qui évoquent une tête de taureau inversée ou le corps d'un chameau[24] – ce qui ne signifie pas une surimpression sans reste ou un simple mimétisme.

18. — Erwin Straus, *Du Sens des sens. Contribution à l'étude des fondements de la psychologie* [1935], tr. fr. Georges Thines et Jean-Pierre Legrand, Grenoble, Jérôme Millon, 1989, p. 318-319 ; p. 319-320 pour les citations qui précèdent.

19. — *Ibid.*, p. 318.

20. — *Ibid.*, p. 329. Voir aussi Paul Shepard, *Nous n'avons qu'une seule terre*, tr. fr. Bertrand Fillaudeau, Paris, Corti, 2013.

21. — Adolf Portmann, *La Forme animale* [1948], tr. fr. Jacques Dewitte, Paris, Éditions La Bibliothèque, 2013.

22. — Voir Jean-Christophe Bailly, *Le Visible est le caché*, Paris, Gallimard, 2009.

23. — Voir Paul Shepard, « Bears and people » [1985], *Traces of an omnivore*, Washington, Island Press/Shearwater Books, 1996 p. 37 et *Thinking Animals : Animals and the Development of Human Intelligence*, Athens, University of Georgia Press, 1978, p. 20 et 27-28 ; voir aussi Bernie Krause, fondateur de la biophonie et de la géophonie, *Chansons animales et cacophonie humaine. Manifeste pour la sauvegarde des paysages sonores naturels*, Arles, Actes Sud, 2016 et *Le Grand Orchestre animal*, Paris, Flammarion, 2013.

24. — David Abram, *Comment la terre s'est tue. Pour une écologie des sens*, tr. fr. Didier Demorcy et Isabelle Stengers, Paris, La Découverte, 2013, p. 137-138.

Il faut dire que les animaux sont intrinsèquement plus figuraux ou rhétoriques[25] qu'on ne le pense habituellement, et que leur relation au monde, même orientée par l'instinct, ne s'oppose ni à l'expression, ni à l'invention – bref que le *poiein* (ici l'agentivité), organismes les plus « rudimentaires » inclus, leur est consubstantiel. La puissance d'agir sur l'environnement et de répondre de façon adaptée voire innovante à son instabilité et à son indétermination n'est en effet pas une spécificité uniquement humaine. Comme l'a suggéré Aaron M. Moe[26] en étayant son propos sur des analyses d'éthologues, de linguistes et de philosophes, les animaux créent des *formes corporelles* de réponses (sonores, gestuelles, comportementales, rythmiques, etc.) aux sollicitations des autres et du monde : que ce soit pour communiquer avec des congénères ou des animaux d'autres espèces, pour leur tendre un piège (Jakob von Uexküll va jusqu'à affirmer dans *La Théorie de la signification* que la toile de l'araignée dessine le corps de la mouche[27]), pour donner sens à leur environnement ou pour agir sur lui. Il y a ainsi une poétique primordiale du vivant – un *poiein* du *zôon* – qui est aussi une façon, prélittéraire, de définir la zoopoétique : on comprend que de nombreux auteurs envisagent la création comme l'expression voire l'institution d'une relation ontologique entre le vivant et l'écriture.

Enfin, et pour en revenir à Derrida, il me semble important de situer le terme « zoopoétique[28] » dans le contexte du début de *L'Animal que donc je suis*. Le terme apparaît quand le philosophe insiste pour renvoyer son expérience – être nu devant sa chatte – au réel, non à une allégorie ou une « *figure* ». Cette figuration pourtant, qu'il appelle « zoopoétique » et qui traverse « les mythologies et les religions, la littérature et les fables », exigerait qu'on lui consacre du temps, un temps spécial, à la fois attentif, intensif et inventif : « Le chat dont je parle n'appartient pas à l'immense zoopoétique de Kafka qui mériterait ici une sollicitude infinie et originale. » Kafka… Quel auteur pour l'acte de naissance de la zoopoétique ! Ce gardien « exposé à un danger sans visage et

25. — Sur le langage corporel primordial des animaux et des humains, voir George A. Kennedy, « A Hoot in the Dark: The Revolution of General Rhetoric », *Philosophy and Rhetoric*, vol. 25, n°1, 1992, p. 1-21.

26. — Aaron M. Moe, *op. cit.*, p. 5-32.

27. — Jakob von Uexküll, *Mondes animaux et monde humain* suivi de *La Théorie de la signification*, tr. fr. Philippe Muller, Paris, Denoël, coll. « Pocket », 1965, p. 152.

28. — Jacques Derrida, *L'Animal que donc je suis*, *op. cit.*, p. 20. *Ibid.* pour les citations qui suivent.

sans nom[29] » qui croît au rythme même du récit/du terrier qu'il bâtit sans jamais pouvoir y *demeurer*, cet errant-sur-place qui écrit dans une langue composite, langue mineure qui exhibe et attaque les structures de l'enfermement et de la persécution, est aussi celui qui s'est envisagé comme « animal autobiographique », pour reprendre la formule que s'appliquait Derrida. Que ce soit dans son Journal ou dans ses nouvelles – « Le maître d'école de village », « Dans notre synagogue », « Un croisement », « Gracchus, le chasseur », « Rapport pour une Académie », « La métamorphose », « Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris », « Le vautour », « Les recherches d'un chien » ou « Le terrier », pour n'en citer que quelques-unes qu'il convient d'aborder dans la pluralité de leurs sens, allégorique et politique bien sûr, mais aussi littéral –, Kafka expérimente des existences moins hétérogènes à la nôtre qu'il n'y paraît, mettant à nu, *via* la focale animale, l'absurde et terrifiante violence de la rationalité humaine tout en fluidifiant la distance réputée infranchissable de la « grande barrière[30] ». L'extraterritorialité historique de l'« écrivain linguistiquement "délogé[31]" », si puissamment décrite par George Steiner, peut être réinvestie pour notre propos : l'écrivain devient un apatride de l'espèce et un passeur d'entremondes[32].

Ce ne sont pas les romans à thèse qui font une zoopoétique, mais les récits qui renouvellent l'éthique par des déplacements et des déconstructions stylistiques qui défigurent nos images humaines, trop humaines, des vivants. Nul hasard donc si le terme « zoopoétique », dans les sphères académiques américaines et européennes, commence à émerger dans les colloques ou les ouvrages académiques depuis le milieu des années 2010 : il s'agit de « sollicitude infinie », et celle-ci est aujourd'hui un enjeu majeur de la littérature, pas seulement animalière. C'est à cette tache que se sont attelés les auteurs de ce numéro : de façon grave ou ludique, ils ont tous pris au sérieux les bêtes et les textes qui les accueillent au sein du langage humain pour ce qu'elles sont – des animés actifs,

29. — Jérôme de Gramont, « Le terrier », *Kafkabuch*, Clichy, éditions de Corlevour, 2015, p. 190.

30. — Jean Giono, « La grande barrière », *Solitude de la pitié*, *Œuvres romanesques complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 1971. Dans le texte original de Kafka, « Ein Bericht für eine Akademie », le mot allemand « *Barriere* » vient signaler l'emprisonnement du singe, et le renvoyer vers un objet de spectacle et non vers un sujet-chercheur prisé par ses pairs humains.

31. — George Steiner, *Extraterritorialité,* Paris, Calmann-Lévy, 2002, p. 20 ; p. 29 pour les « apatrides » qui « errent à travers la langue ».

32. — Cf. Anne Simon, « Les entremondes de Tadeusz Konwicki : l'écopoétique aux prises avec l'Histoire », postface à *Chronique des événements amoureux*, tr. fr. Hélène Wlodarczyk, Paris, Wildproject, 2017, p. 222-237.

auxquels il arrive de partager les histoires et l'Histoire humaines, non de simples reflets anthropomorphisés. La zoopoétique renoue ainsi avec les belles et originaires surimpressions sémantiques du mot « arche », ce « *tévah*[33] » qui désigne en hébreu à la fois la « caisse », le « berceau » (cette corbeille où fut placé Moïse pour le soustraire au massacre des premiers-nés ordonné par Pharaon), le vaisseau-refuge de Noé et le « mot[34] ». Un commentateur de l'épisode du Déluge, Isaiah Horowitz, met en rapport les lettres correspondant numériquement aux mesures de l'arche avec celles du terme « *lachon* », le langage[35]… *Tévah* hébraïque, *archè* grecque, *arca* latine oscillant entre armoire, cercueil, cellule de prison, réservoir et citerne[36] : le « coffre » à trésors de l'étymologie n'en finit pas de s'ouvrir à la zoopoétique, pour lui offrir des alliances de langues, de traditions et de pensées qui font d'elle une porte d'entrée dans cette arche de mots qu'est la littérature quand elle rend justice à la vivacité et à la pluralité des animaux.

Anne Simon

33. — Ce terme se prononce, de façon signifiante, de la même façon qu'un terme plus tardif et autrement orthographié, « *téva'* », qui signifie « nature ».

34. — Cf. *Baal Chem Tov Al Hatora*, *parachat Noah*, commenté par Marc-Alain Ouaknin, dans *Zeugma. Mémoire biblique et déluges contemporains*, Paris, Seuil, 2013, p. 263.

35. — *Ibid.*

36. — Jacques Derrida, *Mal d'archive. Une impression freudienne*, Paris, Galilée, 1995, p. 44.